

C'est pourquoi nous nous résolûmes trois Espagnols & moi d'aller à Costa-rica, pour voir ce que nous pourrions faire en ce lieu-là.

Chacun d'eux avoit aussi bien que moi la voiture d'une mule, mais ils n'en avoient point pour monter dessus; de sorte qu'ils jugerent que le meilleur pour eux étoit d'en acheter chacun une pour les porter, esperant après le voyage de les revendre à Costa-rica, & de louer des mulets & des Indiens pour porter leurs hardes de village en village, qui pourroient aussi nous servir de guides dans tous les passages des montagnes & autres endroits où il y avoit du danger sur ce chemin.

J'eusse bien souhaité alors d'avoir la mule que j'avois vendue à saint Michel, ou l'une de celles dont je m'étois défait à Grenade; mais comme je ne doutois point d'en être bien-tôt pourvu d'une par le moyen de mon Nègre, il m'en acheta une qui me coûta cinquante pièces de huit, & avec laquelle je m'assurois de pouvoir faire mon voyage.

Mon fidèle Nègre eut bien voulu encore faire ce voyage-là avec moi, & même aller par tout le monde si je l'eusse souhaité; mais je ne le voulus pas & le remerciai de bon cœur de tout ce qu'il avoit fait pour moi; de sorte qu'après lui avoir donné une somme dont il se trouva fort content, je le renvoyai esperant que la Compagnie de ces trois Espagnols me suffiroit.

CHA.

CHAPITRE IV.

Leur départ de la Ville de Grenade. La rencontre d'un cayman ou crocodile d'une énorme grandeur dont ils furent poursuivis; leur arrivée à Carthago, avec la description de cette Ville, & du pays par où ils passerent pour y arriver.

EN cette maniere-là après avoir pris un Indien pour nous servir de guide nous partîmes tous quatre de Grenade, où pendant deux jours nous eûmes le contentement de jouir des délices de ce paradis de Mahomet, trouvant par tout les chemins plats & tout unis, les villages agréables, la campagne ombragée d'arbres, & par tout une grande abondance de fruits.

Le second jour après être sortis de la ville, nous fûmes extrêmement épouventez par un grand & monstrueux cayman ou crocodile; qui étant sorti du lac auprès duquel nous passions, se baignoit dans une lacune d'eau, où il se tenoit au travers en attendant sa proie, comme nous reconnûmes après.

Car au commencement ne sachant ce que c'étoit, nous pensions que ce fût un arbre qu'on eût abattu, ou qui fût tombé dans l'eau, jusqu'à ce qu'en passant tout auprès, nous

nous remarquâmes les écailles du crocodile, & vîmes ensuite que ce monstre commençoit à se remuer & à vouloir s'élaner contre nous; de sorte que cela nous obligea de nous éloigner bien vite de là, mais ce monstre qui vouloit que quelqu'un de notre troupe lui servît de proie, se mit à courir après nous, ce qui nous donna une frayeur extraordinaire voyant qu'il étoit sur le point de nous atteindre.

Mais un des Espagnols qui connoissoit mieux le naturel de cet animal que les autres, nous cria de nous détourner à côté du chemin, puis de marcher quelque tems tout droit en avant, & puis retourner de l'autre côté, & en cette maniere aller toujours en tournoyant, tantôt d'un côté tantôt de l'autre.

Cet avis sans doute nous sauva la vie: car par ce moyen nous lassâmes ce monstre & nous échapâmes de lui, qui sans cela nous auroit attrapé & en auroit tué quelqu'un ou du moins une de nos mules, si nous eussions continué d'aller toujours tout droit.

Car il couroit aussi vite que nos mules quand nous allions tout droit, mais pendant qu'il tournoyoit ainsi, à cause que son corps étoit pesant, nous avions le tems de gagner chemin & prendre avantage sur lui, jusqu'à ce qu'enfin nous le laissâmes bien loin derrière nous.

De sorte que nous apprîmes par là la nature de cet animal, dont la grandeur du corps n'empêche point qu'il ne coure en avant aussi vite qu'une mule; mais comme l'Elephant a de la peine à se relever lorsqu'il est tom-

bè

bé à terre; de même ce monstre qui est pesant & roide se trouve fort embarrassé lors qu'il est obligé de tourner tout son corps.

Nous rendîmes grâces à Dieu de ce qu'il nous avoit délivrés d'un si grand péril ce jour là, prenant garde comme nous passions sur le bord de ce lac de ne pas tomber une seconde fois dans un danger pareil à celui dont nous venions de sortir.

L'on peut reconnoître la grandeur de ce lac de Grenade, en ce que la deuxième & troisième journée de notre voyage où nous avons fait pour le moins vingt lieues depuis que nous étions partis, notre chemin en étoit encore tout proche.

Après que nous l'eûmes perdu de vûe, nous entrâmes dans des chemins difficiles & pierreux, qui panchôient plus du côté de la mer du Sud que de celle du Nord.

Et dans tout le reste de notre voyage jusqu'à Carthago, nous ne vîmes rien de considérable que de grands bois du côté de la mer du Sud, où il y a des arbres qui sont fort propres à bâtir de bons navires, plusieurs montagnes & lieux deserts où il nous falut coucher quelquefois deux nuits durant dans les bois ou à la campagne, & fort éloignés d'aucun Village ou des habitations des Indiens.

Nous avions pourtant cette consolation dans tous ces lieux deserts d'avoir toujours un guide avec nous, & que nous y trouvions des cabanes pour nous loger, que les Magistrats des lieux voisins ont fait bâtir pour la commodité de ceux qui voyagent par là.

Enfin après avoir passé une infinité de dangers nous arrivâmes à la Ville de Carthago, que nous ne trouvâmes pas si pauvre qu'on nous avoit dit à Guatimala & à Nicaragua.

Car comme nous fûmes obligez de nous enquerir des Marchands pour changer de l'argent, nous en trouvâmes qui étoient fort riches, & qui trafiquoient par terre & par mer à Panama, & par la mer à Porto-bello, ou à Carthagene, & à la Havane, & de là en Espagne.

Il y a environ quatre cens familles dans la Ville, qui est gouvernée par un Gouverneur Espagnol.

Il y a aussi un Evêché, & trois Convents, deux de Religieux & un de Religieuses.

D'abord que nous fûmes arrivez nous nous mîmes à chercher ce qui nous avoit fait traverser tant de montagnes, de bois, & de deserts, qui étoit de trouver l'occasion de nous embarquer pour aller à Porto-bello ou à Carthagene; nous aprîmes qu'il y avoit une fregate qui étoit sur le point de sortir de la riviere de *los Anzuélos*, & une autre de la riviere de *Suere*; de sorte qu'ayant sçû qu'il nous seroit plus commode d'aller à Suere qu'à l'autre riviere; parce qu'on trouveroit plus de vivres sur le chemin, plus de villages d'Indiens, & de fermes d'Espagnols, nous nous résolûmes, après avoir demeuré quatre jours à Carthago, d'entreprendre encore un nouveau voyage vers la mer du Nord.

Nous trouvâmes que ce país étoit montagneux en plusieurs endroits, où il avoit pourtant de certaines valées où l'on recueill-

loit

loit de fort bon blé; que les Espagnols demeuroient en de bonnes fermes, qui aussi bien que les Indiens nourrissoient quantité de pourceaux; mais nous trouvâmes que les villages des Indiens étoient beaucoup differens de ceux que nous avions laissez derriere dans les Provinces de Guatimala & de Nicaragua, & les habitans rudes & incivils, quoi qu'ils soient autant assujettis par les Espagnols que ceux de ces país-là.

Nous arrivâmes si à propos à la riviere de Suere, que nous ne demeurâmes que trois jours dans une ferme Espagnole qui en est proche, après quoi nous partîmes de ce lieu-là.

Le Maître de la Fregate fut ravi d'avoir nôtre compagnie, & on m'offrit de me conduire pour rien, ne me demandant autre chose sinon que je priaïsse Dieu pour lui, & qu'il nous voulut faire la grace que nous pussions faire nôtre voyage en sûreté, esperant que dans trois ou quatre jours nous serions arrivez.

Les marchandises que nous avions dans nôtre vaisseau n'étoient que du miel, des cuirs, du lard, des farines & des volailles.

Il nous dit que le plus grand danger qu'il y avoit étoit de sortir de la riviere, qui en certains endroits court fort vite, & en d'autres est fort basse, pleine de rochers jusqu'à ce qu'on entre dans la pleine mer.